

Collection : Entretiens

# Rémi Brague : charia, dhimmitude et islamophobie, les sujets qui fâchent.

21.04.2025

Florence Bergeaud-Blackler

© Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme <https://cerif.eu>

## Table des matières

<b>1. Présentation</b>	<b>1</b>
<b>2. Dialogue</b>	<b>1</b>

Le site du Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme est accessible ici <https://cerif.eu>

Toutes les vidéos du CERIF sont disponibles sur <https://www.youtube.com/@PodcastCERIF>

Egalement disponibles en audio sur Spotify, Deezer, Ausha, Amazon etc.

La vidéo transcrite est accessible ici : <https://youtu.be/DuKQliMBgFY?si=AO9UWohKZWPwp4qK>

## 1. Présentation

Dans cet entretien avec Florence Bergeaud-Blackler, CNRS, et présidente du CERIF (Centre européen de recherche et d'information sur le frérisme), le philosophe Rémi Brague aborde sans détour les grands malentendus entre l'islam et le monde judeo-chrétien. De la charia au statut de dhimmi, en passant par la critique du concept d'islamophobie, il analyse les fondements du droit islamique, ses implications historiques et contemporaines, et les réactions des sociétés européennes.

## 2. Dialogue

**Florence Bergeaud-Blackler** : C'est un honneur aujourd'hui d'accueillir Rémi Brague, philosophe de renom, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie et docteur d'université Paris-Sorbonne. Il a également occupé la chaire Romano Guardini à l'université de Munich. Il a été l'invité de nombreuses universités à travers le monde. Il a reçu de hautes distinctions, dont le grand prix de philosophie de l'Académie française et le prix Ratzinger. Alors nous allons nous baser aujourd'hui sur l'un de ses ouvrages sur l'islam, publié en 2023 aux éditions Gallimard. Bonjour Rémi Brague.

**Rémi Brague** : Bonjour et merci.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Dans votre ouvrage **Sur l'islam**, vous faites un travail de démontage systématique de tous les préjugés que nos sociétés occidentales de tradition judéo-chrétienne nourrissons vis-à-vis de l'islam. J'en cite quelques-uns : l'absence de clergé, la tolérance de l'islam mystique, la tendance à minorer la charia que vous placez au contraire au centre de l'islam. Vous dites, nous regardons l'islam avec nos lunettes de chrétiens et pourtant, et je vous cite, « l'islam n'est pas le christianisme des arabes ». Que voulez-vous dire par là ?

**Rémi Brague :** Tout simplement que tous, autant que nous sommes en Europe, en Occident si vous préférez, nous sommes tombés dans une marmite chrétienne quand nous étions petits, tel Obélix. Cela vaut pour les gens les plus pieux et les plus pratiquants, mais cela vaut aussi pour les bouffeurs de curés les plus enragés. Parce que ce que ceux-ci n'aiment pas lorsqu'ils parlent de religion, c'est quelque chose qui ressemble quand même à la religion dans laquelle ils ont baigné ou de laquelle ils ont essayé de s'extraire tant bien que mal, à savoir le christianisme.

Donc on voit la plupart du temps l'islam comme une sorte de christianisme avec deux ou trois choses en plus, deux ou trois choses en moins. Enfin c'est quand même une religion qui ressemble étrangement au christianisme. Alors il y a bien entendu des savants qui ont essayé d'accentuer cette ressemblance. Alors je pense chez nous à Louis Massignon. Je pense en Espagne à Miguel Asín Palacios.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Peut-être qu'il faut préciser aussi que l'islam arrive troisième religion après le judaïsme, le christianisme et l'islam.

**Rémi Brague :** Alors écoutez, ça c'est justement une façon de se représenter l'islam qui est typiquement islamique si je puis dire. À savoir, disons pour le musulman moyen – enfin s'il existe, c'est évidemment une abstraction – l'islam est le troisième étage d'une fusée. J'emploie cette image évidemment très baroque. Le troisième étage d'une fusée qui a éjecté suffisamment tôt ces deux boosters, à savoir le booster juif puis le booster chrétien. Alors ils sont retombés sur la Terre mais le troisième a pu lancer sur orbite la religion définitive, la religion vraie. Et toutes les autres religions, pour l'islam, sont mises ensemble dans une sorte de panier, pour ne pas dire de poubelle, sous le terme de paganisme, ignorance, polythéisme, idolâtrie, enfin tout nom d'oiseau dont les autres religions se sont également servies d'ailleurs.

Mais ce qu'il y a d'intéressant justement, c'est que lorsque l'on parle des trois religions, on dit « les trois religions » – dans les médias c'est toujours tout le temps comme ça – on dit « les trois monothéismes », quand on veut être un peu plus précis, on dit « les trois religions du livre », on dit « les trois religions d'Abraham ». C'est déjà une manière tout à fait islamique de parler, même si, pour l'islam, ces expressions n'ont pas du tout le même sens que pour un juif ou pour un chrétien.

Un exemple, si vous voulez. Et d'ailleurs c'est un peu une anecdote que je vais me permettre de vous raconter parce qu'elle a déterminé ma décision de m'intéresser de plus près à l'islam comme religion. Ça s'est passé au début des années 90, au début de mon enseignement à la Sorbonne, puisque j'y ai enseigné 20 ans, la philosophie de langue arabe. C'était la manière dont la chaire avait été mise au concours. C'était intéressant parce qu'il n'y avait pas seulement des musulmans, il y avait également des juifs et un ou deux chrétiens qui faisaient de la philosophie au Moyen-Âge. Et je me souviens d'avoir commencé cela en m'intéressant en

philosophie puisque c'est mon métier, j'avais commencé par faire de la philosophie grecque, et j'avais finalement une connaissance de l'islam assez superficielle. J'avais fait de l'arabe aux langues orientales, on avait un cours d'initiation à l'islamologie qui était bien fait par quelqu'un de tout à fait compétent, mais enfin en quelques heures on ne pouvait pas aller vraiment au fond des choses.

Donc j'avais une représentation de l'islam qui est un petit peu celle qui a été diffusée par Louis Massignon que j'ai citée, à savoir une sorte de monothéisme exigeant, abrahamique, n'est-ce pas ? Mais qui avait justement en commun la figure d'Abraham avec le judaïsme et le christianisme, puisque Abraham figure aussi bien, bien entendu, dans la Genèse, dans l'Ancien Testament, et puis dans plusieurs endroits clés du Nouveau Testament. Alors j'avais un étudiant marocain, quelqu'un de tout à fait doué, intelligent, articulé, et un Berbère, je précise, un Berbère. Et je lui ai dit à un moment, nous avons une conversation amicale, je lui ai dit : « Finalement nous avons tous la religion d'Abraham. » Ce à quoi il m'a répondu avec un gentil sourire : « La religion d'Abraham, c'est l'Islam. »

Il ne faisait par là d'ailleurs que citer deux versets du Coran, qui disent très clairement : « Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais... » – alors là il y a le mot arabe **muslim**, qui à l'époque voulait simplement dire soumis à Dieu, se remettant tout entier entre les mains du créateur, mais qui est interprété maintenant évidemment par les musulmans comme signifiant musulman – « ...donc Abraham était le premier des musulmans. » Ce qui veut dire que lorsque un juif ou un chrétien parle des religions d'Abraham, c'est pour inclure, c'est pour laisser une place aux deux autres. Alors que quand un musulman parle de la religion d'Abraham, c'est pour exclure, c'est pour revendiquer pour lui seul l'héritage, la légitimité si vous préférez, de l'héritage d'Abraham. Donc ça m'a mis la puce à l'oreille et je me suis dit qu'il fallait que je ne me contente pas de lire les philosophes dans le texte parce que ce sont des gens qui avaient avec l'islam une relation variée, enfin cela va de l'adhésion au rejet pur et simple. Il fallait donc que je m'y mette.

**Florence Bergeaud-Blackler** : On pourrait dire que cet étudiant avait juste son opinion mais en réalité il y a des sourates, il y a des hadiths qui précisent que l'islam est la meilleure des religions. Donc il y a une cohérence par rapport à ce qu'il disait, ça s'appuie sur des textes, ce n'est pas juste son opinion.

**Rémi Brague** : Je l'ai dit tout à l'heure, il ne faisait que citer, il ne les a pas cités explicitement, il ne faisait que se référer à deux versets du Coran, qui sont, je le rappelle, pour un musulman, qui sont la parole même de Dieu, n'est-ce pas ? Et qui sont très explicites. Et qui sont parfaitement explicites, bien sûr. Le **hadith** redit les mêmes choses, avec parfois plus de précision, ce pourquoi le **hadith** a joué un plus grand rôle finalement dans l'élaboration de la synthèse islamique que le Coran lui-même, qui est très ambigu, qui se contredit, qui est obscur, qui

ne peut pas fournir une base suffisante à tout ce qu'il faut pour régler la vie sociale, tout ce qu'il faut pour créer une société qui puisse fonctionner à peu près.

**Florence Bergeaud-Blackler :** La vie sociale, mais aussi la vie juridique, c'est-à-dire que vous insistez beaucoup dans votre ouvrage sur l'importance de la charia, ce qu'on a justement tendance à oublier. Alors, vous dites : « Pour les non-musulmans, la distinction entre religion-islam et civilisation-islam, avec un grand I, est une évidence sur laquelle tout le monde s'accorde. En revanche, en islam, religion et civilisation ont été, depuis le début, plus étroitement liées que dans le christianisme. D'une part, le message islamique a été, dès assez tôt, une règle de vie, une loi, qui entraîna que certaines pratiques sociales furent préférées à d'autres, et les musulmans ont parfois du mal à concevoir autrement que comme une anomalie l'absence dans le christianisme de directives fixes et directement d'origine divine qui correspondrait à ce qu'est pour eux la charia. »

**Rémi Brague :** Oui, cette surprise des musulmans devant le fait que le Nouveau Testament ne contienne à peu près pas de règles juridiques, eh bien, ça se trouve chez Ibn Khaldoun, le grand historien et, disons, sociologue avant la lettre, n'est-ce pas, puisque le mot a été inventé par...

**Florence Bergeaud-Blackler :** Ou anthropologue.

**Rémi Brague :** Oui, ou anthropologue, votre collègue, chère Florence. Ibn Khaldoun, au XV<sup>e</sup> siècle, écrit que dans le Nouveau Testament – il dit l'Évangile, je ne sais pas trop d'ailleurs quelle connaissance précise il en avait – il n'y a pas de règle. Il n'y a que des exhortations, des exhortations donc qui supposent que l'on sait déjà ce qui est bien et ce qui est mal. Il n'y a pas d'évaluation, il n'y a pas de notation. Je traduis là plus ou moins bien l'arabe **arkem**, n'est-ce pas ? C'est-à-dire la cote, si je puis dire, que méritent les actions ? Est-ce qu'elles sont commandées ? Est-ce qu'elles sont non commandées mais louables quand même ? Est-ce qu'elles sont neutres ?

**Florence Bergeaud-Blackler :** Donc si elles sont commandées, elles sont obligatoires ?

**Rémi Brague :** Si elles sont commandées, elles sont obligatoires. C'est-à-dire si on désobéit, on est puni. Si elles sont simplement recommandées, elles ne sont pas obligatoires. Si on agit, on est récompensé, mais si on ne les fait pas, on n'est pas puni. C'est comme ça. Il y a donc cinq niveaux d'évaluation des actions et ces niveaux sont censés, en principe, je dis bien en principe, permettre de connaître avec précision pour chaque action humaine possible ceux qui plaident à Dieu et ceux qui lui déplaisent.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Donc... Avec à la clé quand même des récompenses ou des punitions. Je veux dire dans l'au-delà.

**Rémi Brague :** Bien entendu. Les juristes occidentaux disent qu'une loi sans sanctions est une loi imparfaite. Ils ont tout à fait raison. Ou alors ce sont simplement des conseils : « Vous devriez faire ceci, ça serait bien. » Non, il y a des sanctions. Il y a des sanctions.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Qui ne seront pas prononcées sur Terre.

**Rémi Brague :** C'est ça que je voulais... Certaines peuvent être prononcées sur Terre si, bon, les autorités sont islamiques, justement. Et si elles...

**Florence Bergeaud-Blackler :** Si elles ne le sont pas.

**Rémi Brague :** Eh ben si elles ne le sont pas, ben voilà. Elles ne feront rien. Mais de toute façon, dans l'au-delà, il y aura soit le paradis soit l'enfer. Dieu châtiara ou récompensera. Alors c'est ce qui me fait un peu protester contre l'idée selon laquelle l'islam serait une religion politique. Il est à la fois moins et plus. Il est moins en ce sens que le Coran et les sources autorisées, donc le **Hadith**, ne disent pas grand-chose sur les problèmes politiques à proprement parler. Est-ce qu'il faut une monarchie, une aristocratie, une démocratie ? Quel genre ? Est-ce qu'il faut choisir les dirigeants en les élisant ou au contraire parce qu'ils sont simplement les descendants d'une famille ? Rien de tout cela n'est très précis.

Alors il est plus que politique en ce sens qu'il prétend réglementer toutes les dimensions de la vie, pas seulement la vie politique mais également la vie personnelle et puis la vie familiale. Et dans la vie familiale – bon là je pense un petit peu en termes médiévaux, ça n'est plus tellement le cas – il y a toute l'économie. Il y a aussi des règles qui valent pour l'économie. Alors c'est pour ça qu'on a une banque islamique par exemple, qui permet de contourner l'interdiction de l'usure et des choses comme ça.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Donc ça en fait quand même plutôt un système juridique qu'un islam politique ?

**Rémi Brague :** Précisément, le politique est une petite partie de tout ce qui peut recevoir de la part de Dieu des règles. C'est une religion que je pense être avant tout une religion juridique, avec ce droit un peu paradoxal qui serait un droit dicté par Dieu, soit par le Coran en sa lettre. Le Coran donne d'ailleurs assez peu d'indications. Il y a du droit pénal, il y a du droit des successions sur les héritages, il y a du droit familial. Mais pour le reste, il n'y a pas grand-chose.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Le Coran, c'est la parole de Dieu descendue en arabe par la révélation de Mahomet.

**Rémi Brague :** C'est cela que nous avons beaucoup de mal à comprendre, nous qui sommes, que nous le voulions ou non, comme je le répète, tombés dans une marmite chrétienne. Nous avons du mal à comprendre que le livre n'a pas pour auteur Mahomet, n'est-ce pas ? Je dis assez souvent que c'est un petit peu comme Milton, l'auteur du **Paradis perdu**, le grand poète anglais du XVII<sup>e</sup> siècle. À la fin de sa vie, il était aveugle. Il ne pouvait pas écrire le **Paradis perdu**, mais il le dictait à ses filles. Il y a un tableau célèbre, que tout anglais connaît, qui est censé représenter cette scène. Mais l'auteur du **Paradis perdu**, ce ne sont pas les filles. C'est Milton lui-même.

De même, Mahomet, selon la dogmatique islamique, n'aurait été qu'une sorte de secrétaire, si vous voulez, ou une sorte de... de scribe. Oui, c'est ça. Il n'a pas écrit lui-même la tradition islamique, qui d'ailleurs se contredit pas mal sur cette question. D'après lui, il n'aurait pas mis par écrit, il aurait simplement dit, répété, ce que Dieu lui disait à d'autres qui auraient écrit. Alors il y a toute une mythologie là-dessus, n'est-ce pas ? Les épaules de chameaux, les omoplates de chameaux sur lesquelles on aurait écrit les premières révélations et les choses de ce genre-là.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Il y a le Coran et puis il y a la **Sunna**, donc l'ensemble des **Hadiths**. Précisez un peu leur statut.

**Rémi Brague :** Les **Hadiths** sont des déclarations prêtées à Mahomet, prêtées au prophète, ou des attitudes, des histoires que l'on raconte sur ce qu'il aurait fait, et même sur ce qu'il n'aurait pas fait. Parce que si le prophète n'élève aucune objection contre une pratique dont on lui dit qu'elle vient d'être accomplie par je ne sais qui – bon je ne sais pas, un tel a épousé la fille d'un tel – si le prophète ne trouve rien à dire, ça veut dire que ça ne pouvait pas être mauvais. Donc même les silences du prophète sont considérés comme ayant force de loi. Alors à plus forte raison bien entendu quand il s'exprime positivement, enfin explicitement : « Vous devriez faire ceci. »

**Florence Bergeaud-Blackler :** Mais c'est la deuxième source de droit après le Coran.

**Rémi Brague :** C'est la deuxième source de droit après le Coran et en fait parfois sur le même plan, et peut-être dans certains cas très rares, c'est le **hadith** qui abroge le Coran, c'est-à-dire qui est censé être venu après et avoir plus d'autorité. Les juristes de l'islam, les savants qui s'occupaient de chercher des règles pour faire fonctionner une société de la manière la plus lubrifiée possible ont déployé des trésors d'ingéniosité pour combiner tout cela, sous-peser au carat la valeur de telle ou telle déclaration. Il y a des bibliothèques entières qui sont occupées par ce genre de recherches.



**Florence Bergeaud-Blackler :** Et le fait d'utiliser donc le **hadith** fait de ce prophète un modèle absolu qu'il faut imiter de toutes les façons, surtout dans un cadre où justement les, l'imamat ou, disons, la théologie ou la réflexion herméneutique est quasiment inexistante, comme en Europe, où donc les musulmans sont obligés de faire ce travail eux-mêmes en allant directement à la source eux-mêmes, et des sources qui sont justement souvent des ouvrages très mal traduits qu'on trouve dans les librairies islamiques. Donc il faut qu'ils fassent ce travail-là eux-mêmes.

**Rémi Brague :** C'est un travail énorme. Mais le principe, vous l'avez dit : « le prophète est le bel exemple ». C'est une expression qui se trouve dans le Coran, n'est-ce pas ? Le prophète est le bel exemple. Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne veut pas nécessairement dire qu'il faut faire tout ce qu'il a fait, mais ça veut dire que ce qu'il a fait ne peut pas être mauvais, puisqu'il a été choisi par Dieu, envoyé par lui, et envoyé par lui sur la base d'une purification préalable. Il y a cette histoire des anges qui auraient retiré le cœur de Mahomet et l'auraient remplacé par un autre cœur tout à fait en harmonie, en phase avec la volonté divine. Donc on ne peut pas par exemple interdire... Un juriste, même très habile, ne peut pas interdire ce que Mahomet a fait. D'où l'importance de la biographie du prophète.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Lorsque l'on a écrit... Donc la **Sîra**, troisième source.

**Rémi Brague :** Voilà, c'est cela. Ce qu'on appelle la **Sîra**, donc la biographie officielle, qui a autant de valeur que la biographie officielle du premier secrétaire d'un parti communiste. C'est-à-dire, il y a des... C'est fait justement pour qu'il puisse servir de modèle. Le but des biographes n'était pas de faire de l'histoire, n'était pas de satisfaire la curiosité des générations qui n'auraient pas connu elles-mêmes les événements. Non, c'est de fournir un modèle précisément, une pierre de touche permettant de discriminer ce qui est légal, ce qui est permissible, ce qui est recommandable, ce qui est obligatoire, ce qui est interdit, ce qui est déconseillé.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Justement sur ce grand malentendu, on a commencé par là, on regarde l'islam à travers nos lunettes chrétiennes mais les musulmans regardent le christianisme à travers leurs lunettes et vous dites : « Cette habitude de regarder l'islam à travers des lunettes chrétiennes ou ex-chrétiennes nous exhorte à y chercher des éléments qui pourraient être équivalents de ce que nous connaissons. Quand ils sont absents de l'islam, nous en prenons certains qui y sont et les reformulons en termes chrétiens. En outre, nous identifions ce qui est effectivement présent selon nos critères. Peu de savants choisissent de se concentrer sur ce qui constitue le cœur même de l'islam, à savoir le droit. » Et là, je voulais abonder dans votre sens. Enfin, vous dites, je poursuis : « La sociologie refuse de regarder les choses sous cet angle et, pour des raisons de méthode, ne

distingue pas entre ce que les gens font et ce qu'ils devraient faire selon leurs propres principes. Eh bien, sur ce point, en tout cas, il faut dire adieu aux sociologues. »

**Rémi Brague :** Oui, bon là je suis un petit peu méchant, mais...

**Florence Bergeaud-Blackler :** Non, pas trop, non.

**Rémi Brague :** Je n'en sais rien, vous connaissez le milieu sociologique mille fois mieux que moi. Vous avez eu le mérite d'aller au charbon, moi je suis plutôt... j'ai plutôt fréquenté les bibliothèques que les banlieues. Donc, enfin, ce que je veux dire c'est qu'il faut distinguer ce que les musulmans font, que l'on peut observer – d'ailleurs on peut regarder aussi ce que les chrétiens font, ce que les bouddhistes font, ce que les athées font – ça se décrit simplement.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Et le texte qui dit ce qu'il faut faire.

**Rémi Brague :** Et oui, qui dit ce qu'il faut faire. Parce que l'idée fondamentale... J'ai dit le cœur de l'islam c'est le droit, c'est peut-être pas tout à fait exact parce que le mot droit a pour nous une signification qui n'est pas tout à fait celle que ça a dans l'islam. Non, je crois l'idée fondamentale c'est l'idée de commandement divin, l'idée de... enfin le fait que Dieu a indiqué aux hommes ce qu'ils devaient faire et il a formulé des commandements et des interdictions qui, en principe, doivent pouvoir recouvrir le champ entier des pratiques humaines. Devant quelque problème que ce soit, il doit y avoir, je répète en principe, il doit y avoir la voie droite. Il doit y avoir la bonne manière. Et puis, à côté, à droite et à gauche de la bonne manière, il y a des choses qu'il faut éviter.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Pourtant, là où les sociologues n'ont pas tout à fait tort, c'est qu'effectivement il y a très peu de musulmans qui se plient à cette règle. D'abord qu'ils la connaissent, et très peu se plient à cette règle. Au cours des 20-30 dernières années, sous la pression des Frères musulmans, la question du halal haram s'est imposée. Donc c'est bien le retour de la charia. Pas le retour, mais l'arrivée de la charia sur le continent européen.

**Rémi Brague :** Alors tout à fait, ce qui fait que mon propre livre, qui se place au niveau des principes, a besoin, si je puis dire, et demande ardemment, des compléments. Des illustrations pour voir, bon, il est de fait que les musulmans en prennent et en laissent, etc.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Je pense que vous n'aurez pas de mal à en trouver.

**Rémi Brague :** D'une certaine manière c'est plus facile pour un intellectuel occidental qui très souvent n'a pas de religion lui-même et qui souvent n'a guère de culture. Je suis prêt à retirer ce que j'ai dit mais je le pense quand même. Je

pense, si vous voulez, à un garçon ou une fille qui sort du baccalauréat en n'ayant pas appris grand-chose, et qui entre aux Langues O', se met à l'arabe, et alors là découvre le fait religieux en même temps qu'il ou elle découvre une religion particulière. En l'occurrence l'islam, d'où une certaine fascination qui est tout à fait compréhensible.

Alors que les grands islamologues, qui sont dans mon panthéon personnel si je puis dire, ont eu cette chance d'avoir une formation antérieure très solide. Je pense à Goldziher, qui est mon...

**Florence Bergeaud-Blackler** : Une formation, vous voulez dire, islamologique ? Ou dans leur propre religion ?

**Rémi Brague** : Justement. Et même ailleurs. Je pense justement à Goldziher. Ignác Goldziher, bon, hongrois. 1850-1921. Peut-être le plus grand islamologue de tous les temps, même si ce n'est pas le plus connu. Il avait commencé par étudier le latin et le grec à haute dose, comme on le faisait à l'époque, chez les bénédictins d'ailleurs. Il était juif, chez les bénédictins. En bon juif, il a passé sa bar mitzvah à l'âge de 12 ans. Et à l'âge de 12 ans, il a publié un petit traité en hébreu, bien entendu, sur la valeur des poèmes religieux, des cantiques si vous préférez – enfin, c'est **piyyout** en hébreu – dans la liturgie synagogale. Donc il avait déjà une connaissance de la culture, disons, grecque ou latine, et de la culture hébraïque, avant de se mettre à l'étude de l'arabe, du persan et du turc. Et ça lui a permis d'avoir une vue bien plus large, bien plus distanciée que celui qui ne connaît que quelque chose. Le grand danger dans la vie intellectuelle, ce sont les œillères. C'est bon pour les chevaux, les œillères, mais pour les savants, il vaut mieux éviter.

Donc, je ne sais plus trop où j'en étais... Ah si, la charia. Lorsque l'on entend le mot charia et qu'un musulman est présent dans la salle, il vous dit « mais la charia n'existe pas ». Effectivement, alors il y a déjà quatre écoles juridiques. Sans compter le chiisme, il y a dans l'islam sunnite qui est majoritaire, 90% des musulmans en gros, quatre écoles juridiques, bon, avec des nuances sur certains problèmes : Hanafite, Malikite, Shafi'ite et Hanbalite. Bon, c'est de la pure coquetterie de les citer.

En tout cas, même si les différentes formes de charia varient – sans aller jusqu'à des contradictions frontales, disons. C'est plutôt quand même de l'ordre de la nuance que de la... comment dire... du combat – il y a un élément commun qui d'ailleurs est exprimé par un mot de la même racine, **shar'**. Pour les grammairiens, charia c'est ce que l'on appelle un nom d'une foi, c'est en grammaire hébraïque. C'est la réalisation concrète, dans un cas très précis, de quelque chose qui est plus général. Et ce qui est plus général c'est **shar'**, à savoir l'idée selon laquelle Dieu indique à l'homme ce qu'il doit faire. Alors ça peut se réfracter ou se monnayer, si vous préférez une autre image, dans une diversité de systèmes

juridiques. Mais l'idée fondamentale, c'est que le seul législateur légitime, c'est Dieu. Et face à Dieu, si je puis dire, aucun parlement dans le meilleur des cas, aucun dictateur dans le pire des cas, ne fait le poids.

**Florence Bergeaud-Blackler :** D'ailleurs, les Frères musulmans, par exemple, ne prêtent aucune espèce d'importance aux écoles juridiques, aux quatre écoles juridiques. Ils disent « Vous pouvez piocher là où vous voulez ».

**Rémi Brague :** Mais oui d'ailleurs concrètement...

**Florence Bergeaud-Blackler :** Ce qui ne serait pas possible si elles étaient si différentes que ça, ça serait complètement contradictoire.

**Rémi Brague :** Il y a des musulmans d'ailleurs, vous le savez mieux que moi, qui peuvent changer d'école si la disposition d'une école les arrange plus, dans un cas particulier, que la disposition de l'école dans laquelle ils sont nés.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Donc je voudrais en revenir maintenant à la question de la dhimmitude. Donc **dhimmi**, le statut de ce minoritaire – on reviendra sur ce terme de minorité. Donc on cite souvent un verset coranique qui dit : « Point de contrainte en religion » (Sourate 2, verset 256), pour expliquer qu'il serait interdit de convertir, ce qui semble incompatible d'ailleurs avec l'idée de djihad ou de **dawah** qu'on entend de plus en plus souvent. On prétend aussi qu'il existe en islam une tolérance vis-à-vis des gens du livre, les chrétiens et les juifs, qui, sous l'empire de la charia, ne seraient pas obligés de se convertir, mais seraient simplement soumis à un statut de protégé. On dit ça de façon très pudique, alors que c'est un statut plutôt contraignant, voire humiliant. On les appelle des minorités, mais comme vous le soulignez, nous avons pris le pli de penser la notion de minorité en termes quantitatifs, inférieure en nombre. Alors que ce n'est pas du tout ça. Durant la conquête musulmane, les non-musulmans étaient tolérés parce que justement ils constituaient, dans beaucoup de régions, la majorité. Ils ne pouvaient pas être éliminés directement, ils étaient donc traités en citoyens de second rang pour les inciter au fil du temps à se convertir.

À l'université, en sciences sociales en particulier, on nous apprend que les musulmans n'ont jamais fait l'expérience de la situation de minorité et que donc ici, en Europe, ils sont obligés d'innover, de réformer l'islam pour exister en tant que minorité, ce qui permet d'excuser certaines de leurs pratiques violentes, par exemple, qui ne seraient pas tout à fait adaptées à nos sociétés sécularisées. Or, et c'est ce qu'on lit vraiment de façon très claire dans votre ouvrage, en réalité, si on regarde l'histoire, cette situation est parfaitement connue. C'est même évidemment celle des tout premiers musulmans qui se sont lancés dans la conquête des âmes et des territoires. Donc on a le sentiment que cet islam minoritaire – je parle de l'approche littéraliste en particulier qui domine malheureusement

aujourd'hui en France – cet islam minoritaire considère les non-musulmans comme des **dhimmis**, même s'ils sont majoritaires. Donc en quoi consistait ce statut de **dhimmis** dans le passé et peut-on dire que les musulmans d'aujourd'hui sont incités à voir la société sécularisée comme une société post-chrétienne à laquelle ils pourraient appliquer la **dhimma** ?

**Rémi Brague** : Alors il y a vraiment beaucoup de choses dans votre... C'était une longue question. Elle est tout à fait passionnante et pas commode. Déjà essayons de nous représenter la situation au tout début, alors non pas au tout début de l'islam mais au tout début du fait historique le plus ancien que l'on puisse connaître avec quelques degrés de certitude, même si cette époque-là est particulièrement obscure et réfractaire au regard historique. Nous savons qu'à un certain moment, le Moyen-Orient a été administré en arabe. Le plus ancien document que nous ayons, c'est une quittance attestant qu'un paysan égyptien a payé ce qu'il devait à l'occupant, et c'est un document qui est rédigé en grec et en arabe. C'est ça qui est intéressant. Ça date de 642, je crois, mais je ne voudrais pas dire de bêtises, 645, je ne sais plus exactement.

Alors il faut se représenter la situation suivante. Vous avez des populations qui voient arriver des conquérants, des gens qui sont à cheval ou en chameau, j'en sais trop rien, je laisse ça aux peintres de représenter cela. Et ce sont des gens qui prennent la place des maîtres précédents et auxquels ils doivent désormais payer l'impôt. Alors ces gens-là, les conquérants, peut-être venus de ce qu'on appelle maintenant l'Arabie Saoudite, peut-être venus de Syrie, enfin on ne sait pas trop d'où ils sont venus, en tout cas ils sont là, et ils constituent une très faible minorité. Ils sont, je ne sais pas, peut-être 1%, 2%, bon 5% au grand maximum de la population. Alors qu'est-ce qu'ils vont faire avec les 95% qui restent ? Est-ce qu'ils vont les massacrer ? Alors premièrement, techniquement c'est pas facile lorsqu'on est 5% de massacrer 95%. Deuxièmement, ce ne sont pas des monstres. Ce ne sont pas des monstres. Pourquoi ils tueraient tous ces braves gens ? Et puis troisièmement, ce ne sont pas des imbéciles non plus. Puisque ces gens-là travaillent le sol, bon, ils sont paysans, quelques-uns sont artisans, je ne sais pas, bon, enfin c'est eux qui font vivre le pays et c'est de leur travail que les conquérants vivent. Donc ils ne vont pas tuer la poule aux œufs d'or, si je puis dire. Il y a un texte, le livre des impôts, le **Kitâb al-Kharâj**, que je cite quelque part, qui dit ça tout à fait : « Si nous tuions tous ces gens-là, nous n'aurions plus de quoi subsister. »

Donc ces gens-là, il faut les tolérer. C'est une manière un peu gentille de dire : les contrôler, les garder et les faire travailler. Regardez les Égyptiens, ils ont travaillé pour les pharaons, ensuite ils ont travaillé pour les Grecs, ensuite ils ont travaillé pour les Perses, d'abord pour les Assyriens, ensuite pour les Perses, pour les Grecs, pour les Romains. Je ne suis pas sûr que le fellah moyen se soit aperçu de beaucoup de différences. Lorsque les Arabes sont arrivés, bon, simplement, tiens,

les maîtres ont changé de langue, ils ont changé peut-être de costume, bon, c'est peut-être pas très différent, de toute façon, on continue à turbiner et à payer la taille, enfin bon, ou la capitation, les impôts, etc.

Le problème pour cette caste dirigeante militaire qui ne voulait pas se dissoudre dans les populations – un petit peu comme ça s'est passé en Europe, lorsque les prétendus barbares sont arrivés, ils se sont assimilés – là, pour rester entre soi, il faut avoir des règles précises, donc il faut avoir une sorte de charia. Et puis, il faut que, lorsque la société bouge, elle bouge dans le bon sens. C'est-à-dire, elle remonte, si l'on peut dire, de la religion que les gens avaient auparavant, jusqu'à la religion des conquérants. Alors on va installer un système juridique, on peut dire un système juridique, qui va ressembler à ce qu'est, pour les poissons, une nasse. Vous savez ce que c'est qu'une nasse, n'est-ce pas ? Je jouais avec ça quand j'étais gosse à la campagne. C'est une bouteille en grillage, n'est-ce pas ? Avec une entrée en forme d'entonnoir, donc les poissons peuvent entrer. Mais ils ont beaucoup de mal à sortir, donc on peut comme ça les capturer.

Alors la législation islamique est un petit peu comme ça. On ne vous oblige pas positivement à passer à l'islam, on ne vous l'interdit pas. Mais on vous laisse y entrer parce que ça vous permet de vous élever dans la société, ça vous permet d'obtenir des positions de pouvoir, des positions plus intéressantes si vous voulez. Et puis ça vous permet aussi d'échapper à un certain nombre d'humiliations. Ça je cite dans mon livre plusieurs auteurs qui disent très franchement que les non-musulmans doivent être humiliés pour leur bien, pour qu'ils comprennent que leur intérêt, bien compris, consiste à passer à l'islam, qui est la religion vraie, bien entendu, puisque c'est la religion des dominants. Donc, vous allez permettre d'arriver, de se convertir à l'islam, mais interdire, en principe sous peine de mort – bon, maintenant c'est plutôt sous peine d'exclusion sociale, de perte de votre famille, etc. – vous allez interdire de sortir. Et bon, au bout d'un nombre de siècles, évidemment, les gens qui n'étaient pas stupides ont compris qu'ils avaient intérêt – pas stupides ou pas attachés à leur religion.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Donc ça veut dire que la conversion se fait sur très long terme, plutôt socialement qu'individuellement finalement.

**Rémi Brague** : L'islam est patient. L'islam est patient. Bon il accepte que... alors c'est ce qu'on appelle la tolérance mais bon évidemment c'est un terme anachronique puisque bon il n'existe guère en Occident comme terme qu'après ce qu'on appelle les guerres de religion et la guerre de Trente Ans, en Allemagne en particulier.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Et pour revenir sur ce statut de **dhimmi**, vous avez d'ailleurs écrit la préface d'un livre signé par Bat Ye'or, qui rassemble des documents historiques sur ce statut. Qu'est-ce que vous pouvez nous dire, très très

brièvement, pour que les auditeurs comprennent ce que c'est concrètement un statut de **dhimmi** ?

**Rémi Brague** : C'est un statut, disons, de sujet de seconde zone. On vous laisse votre vie, ce qui est quand même pas sans une certaine importance. On vous laisse vos biens.

**Florence Bergeaud-Blackler** : C'est seulement, c'est pas pour tout le monde. Les chrétiens, les juifs, les zoroastriens...

**Rémi Brague** : Uniquement pour ceux que le Coran appelle les gens qui ont un livre. Je profite d'ailleurs pour dire que le terme « religion du livre », qui est maintenant très employé par les belles âmes pour pouvoir mettre dans un ensemble commun judaïsme, christianisme et islam, cette expression a un sens en islam mais ne comporte pas les musulmans. Les gens qui ont un livre – et donc un livre faux, un livre qui a été trafiqué par ses porteurs – ce sont les juifs et les chrétiens. Initialement les juifs et les chrétiens. Dans la poursuite de l'expansion du pouvoir islamique, on a appliqué les mêmes règles à des gens qui ont fait semblant d'être mentionnés dans le Coran comme les fameux Sabéens, soit des gens qui habitaient et cultivaient un pays conquis. Les Zoroastriens donc ont été, au prix de... disons d'interprétations un petit peu aventureuses, englobés dans la catégorie des gens du livre.

Alors ce sont des gens donc que l'on laisse pratiquer leur religion. Mais on leur impose – c'est le mot d'ailleurs, un impôt, si j'excuse la répétition – particulier. Ils doivent payer une taxe de capitation qui a pour but de leur faire comprendre qu'ils auraient intérêt à se faire musulmans. De même, il y a un certain nombre de règles qui sont explicitement destinées à les maintenir dans l'humiliation, mais je le répète, pour leur bien, pour permettre qu'ils se disent bon...

**Florence Bergeaud-Blackler** : Vous avez plus intérêt à rentrer dans l'islam plutôt que...

**Rémi Brague** : Oui, vous avez intérêt, c'est votre intérêt bien compris de rompre avec cette interdiction.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Par exemple... Et là, les portes s'ouvrent très facilement, il n'y a pas de...

**Rémi Brague** : Ah oui, on peut entrer, on peut entrer, sortir, non.

**Florence Bergeaud-Blackler** : C'est ça la nasse.

**Rémi Brague :** C'est ça la nasse, exactement. Parmi les humiliations : ne pas monter à cheval, se contenter d'un âne, même parfois descendre du trottoir si un musulman y est, être le premier à le saluer.

**Florence Bergeaud-Blackler :** On a beaucoup parlé ces derniers temps, justement, de l'humiliation que faisaient subir les musulmans aux juifs, mais ça concerne aussi les chrétiens, il faut le souligner.

**Rémi Brague :** Ça concerne les deux, ça concerne les deux. Les juifs et les chrétiens, d'ailleurs, étaient censés se distinguer, non seulement des musulmans, mais les uns des autres, en portant des vêtements de couleur particulière. Alors pour les chrétiens c'était le bleu la plupart du temps. Il fallait avoir un vêtement bleu, quelque chose de bleu dans le vêtement. Pour les juifs c'était la couleur jaune. C'est cette couleur jaune d'ailleurs qui a été imitée en chrétienté, hélas hélas hélas, par ce que l'on appelle la rouelle, n'est-ce pas ? Un petit rond de couleur jaune que l'on cousait à ses vêtements et que les nazis ont imité avec l'étoile jaune, cette couleur. Alors pourquoi le jaune ? Il faudrait demander à Michel Pastoureau ce qu'il nous dirait à ce sujet.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Alors on l'a dit depuis le début, on projette ce que l'on est sur l'autre. Et justement cette dhimmitude, le fait de considérer les autres des religions comme des êtres inférieurs ou qui doivent être humiliés pour ce qu'ils sont. Est-ce que dans l'idée d'islamophobie, il n'y a pas un renversement des choses ? C'est-à-dire que les musulmans sentiraient une espèce d'hostilité qu'ils auraient en fait eux-mêmes nourrie vis-à-vis des autres minorités ? Alors moi j'ai écrit un petit peu dans **Le frérisme et ses réseaux**, j'ai fait l'analyse de ces différentes stratégies de la lutte contre l'islamophobie, qui est pour moi un dispositif qui entre dans le projet subversif des Frères musulmans, c'est une sorte de djihad défensif qui permet de mener une guerre à ceux que l'on soupçonne de ne pas accepter que le musulman vive comme musulman dans tous les domaines de sa vie.

Et dans votre premier chapitre, dans votre livre **Sur l'islam**, vous évoquez l'**islamophobie savante**. Car des universitaires, je crois, dans un livre, vous ont traité, je crois, d'**islamophobes savants**. Alors j'ai moi-même assisté à une séance assez désagréable, d'ailleurs au Collège des Bernardins, où votre interlocuteur, Ghaleb Bencheikh, vous traitait d'islamophobe pour couper court à une conversation sur l'incrédulité du Coran qui l'aurait vraiment sérieusement mis en difficulté. Sont islamophobes savants ceux qui étudient l'islam mais le font de façon critique sans être des apologistes, sont traités d'**islamophobes savants** ceux qui ne sont pas des apologistes en fait de l'islam. Quand ils s'intéressent au texte, à la charia et non seulement à ce que les musulmans en font, on leur reproche d'être essentialistes. Voilà le grief suprême. Et à cela, souvent, les



déconstructivistes vous répondez : « Chercher l'essence d'une réalité, ce qu'elle est en soi, c'est ce que s'entêtaient à faire les philosophes depuis Socrate. » Et en effet, personne n'a reproché à Weber de rechercher l'essence du protestantisme, ni à Feuerbach d'étudier l'essence du christianisme, ni à Leo Baeck, je ne connaissais pas, de rechercher l'essence du judaïsme.

Alors pourquoi les chercheurs, anthropologues, historiens, islamologues qui osent s'interroger sur les liens entre les textes de l'islam contemporain et les pratiques qui en découlent font-ils l'objet d'accusations d'islamophobie ? Pourquoi à l'université, mais pas seulement à l'université, dans les médias, chez les intellectuels, pourquoi quand on traite de ce sujet, de l'islam, d'une manière ou d'une autre, on est immédiatement taxé d'islamophobe, de raciste, d'extrême droite, etc. ? Est-ce que ça a toujours été le cas ? Moi j'ai toujours connu ça, ça fait 30 ans que je travaille sur le sujet. Est-ce que vous avez cette expérience-là ? Comment vous l'expliquez ?

**Rémi Brague** : Écoutez, là ça demanderait une pénétration psychologique plus forte que n'est la mienne. Je comprends cette tactique plutôt en termes politiques qu'en termes psychologiques, étant donné que nous sommes censés aimer non seulement tout le monde – ce qui est très bien, très évangélique, ça je veux bien – mais nous sommes censés aimer tout, toute chose, n'est-ce pas ? Or, l'islam est une chose, comme le christianisme, comme le bouddhisme, à la différence des chrétiens qui sont des gens, des musulmans qui sont des gens, des bouddhistes qui sont des gens, des gens de chair et d'os.

Alors, vous avez eu la gentillesse de citer ce premier chapitre de mon livre. C'est un chapitre dans lequel je me suis un petit peu lâché, je dois bien avouer.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Je n'ai pas trouvé. Vous me dites souvent que vous vous êtes lâché.

**Rémi Brague** : J'ai trouvé au contraire qu'il est très...

**Florence Bergeaud-Blackler** : Objectif et plutôt mesuré.

**Rémi Brague** : Oui, bien sûr. Il faut quand même respecter certaines règles de courtoisie académique, si je puis risquer cet oxymore. Le mot d'islamophobie me fait sortir mon revolver, ça franchement, parce que pour un philosophe – et bon je suis quand même philosophe dans le civil – pour un philosophe tout ce qui empêche de penser, ben on n'aime pas. Alors effectivement, l'usage du mot islamophobie sert à empêcher de penser, sert à empêcher de se poser un certain nombre de questions.

D'abord parce qu'on emploie islamophobe – j'ai donné un exemple ou deux dans ce chapitre – on mélange le racisme imbécile, si j'ose le pléonaste : « Ils n'aiment

pas les Arbis. Ils n'aiment pas les Arbis parce qu'ils mangent le pain des Français, parce qu'ils cuisinent à l'huile et ça pue, parce que... » Vous voyez tout genre de conneries. Ce qu'on appelle le racisme. Le racisme bête, si j'ose encore une fois cette tautologie. Et puis il y a l'attitude que l'on peut avoir envers l'islam qui est une chose, qui est un ensemble de croyances et de pratiques.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Et sur lesquelles on peut porter un jugement ?

**Rémi Brague** : Et sur lesquelles je me considère en droit de porter un jugement, de même que j'accorde ce droit à qui veut parler du judaïsme, du christianisme, du bouddhisme, du mormonisme, si le terme existe, etc. Sortir, brandir le cimeterre de l'islamophobie contre quiconque, finalement, ne répète pas les légendes islamophiles. On parle de zoophiles, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas parler d'islamophiles ? Là, vraiment, je ne peux pas accepter ça.

Le terme d'**islamophobe savant** est déjà paradoxal, puisque, en principe, lorsque l'on connaît bien quelque chose, on devrait avoir une attitude plutôt sympathique. C'est presque contradictoire de parler d'islamophobie savante. Si vous voulez, pensez à l'usage que nous faisons des mots qui désignent le spécialiste d'une question et qui se termine en « -logue », en « -logien » ou en « -logiste ». Alors, il y a trois possibilités. Un dantologue – alors ça n'existe pas en français, mais enfin en italien c'est un spécialiste de l'œuvre de Dante. Un dantologue aime Dante. Un cancérologue déteste le cancer. Entre les deux, un entomologiste, il peut peut-être trouver que les coccinelles, les sauterelles et toutes sortes d'insectes sont des types plutôt sympas, mais il n'aura pas une passion dévorante pour eux, ni non plus une répugnance, puisque justement, même s'il étudie la punaise, qui ne sent pas très bon quand on l'écrase, comme chacun sait, on ne peut pas dire qu'il hait les punaises. Il les regarde d'une manière neutre, d'une manière la plus impartiale possible. L'islamologie devrait... Enfin, c'est ce que quiconque se prétend islamologue – ce que je ne fais pas – devrait faire : regarder son objet avec un effort, une tentative, avec distance critique, mais sans nécessairement avoir un amour ou une haine quelconque envers son objet.

**Florence Bergeaud-Blackler** : Ce qui est reproché c'est l'essentialisme. Et l'essentialisme c'est quoi en fait ? C'est le fait de trouver l'essence de la chose mais justement de s'intéresser au texte. Or on voit depuis 30 ou 40 ans que tous ceux qui s'intéressent au texte sont relégués au rang d'orientaliste, qui est devenu un mot péjoratif depuis Edward Saïd. Et il y a l'idée que finalement, et ça c'est très contemporain des sciences sociales, qu'on ne devrait étudier les pratiques que du point de vue des pratiquants, et jamais en s'appuyant sur leurs propres références, c'est-à-dire les livres. Donc on devrait juste étudier les pratiques des musulmans à partir de ce qu'ils en disent et jamais à partir de ce à quoi ils se réfèrent. Alors ça c'est quelque chose qui intéresse bien sûr les islamistes et les

Frères musulmans parce qu'ils se disent qu'ils vont pouvoir continuer à étendre leur projet, qui est quand même un projet de société islamique, sans qu'on regarde ce qu'il y a dans les textes, ce que précisément vous faites. Et précisément, si vous avez une lecture critique de l'islam, critique au sens neutre, c'est précisément parce que vous regardez aussi ce qui se passe dans les textes et pas seulement dans les pratiques.

**Rémi Brague :** Écoutez, quand on refuse l'essentialisme, il y a bien entendu un petit peu de vrai là-dedans, comme dans toutes les erreurs. Une erreur ne serait pas séduisante si elle ne contenait un grain de vérité qu'elle déforme et pervertit. Alors, ce qui est juste, c'est qu'il ne faut effectivement pas mettre tout le monde, pas mettre toutes les époques, pas mettre tous les endroits dans le même panier. Bon, ça c'est une évidence quiconque est un petit peu frotté d'histoire – moi je ne suis pas historien, mais enfin j'ai des lectures d'histoire. On ne généralise pas, en tout cas on ne généralise pas trop vite.

Mais si l'on se refuse totalement de dire « l'islam c'est ça », on ne peut pas dire « l'islam ça n'est pas ça ». Or c'est justement la tactique fréquente lorsque l'on rapporte telle ou telle espièglerie sanglante commise par, je ne sais pas, mettons **Daesh** ou des gens comme ça. Vous avez toujours quelqu'un, la réponse fuse : « Ça n'est pas l'islam. Ça n'a rien à voir avec l'islam. » C'est le « rien-à-voirisme ». Mais vous ne pouvez pas dire « ça n'est pas l'islam », vous ne pouvez pas dire « ça n'a rien à voir avec l'islam » si vous ne savez pas ce que c'est que l'islam. Donc si vous n'en avez pas une idée un petit peu précise, quelque part, comme diraient nos amis les psys. Alors je crois que se débarrasser de l'essentialisme, moi je n'irais pas si vite. Je dirais, bon, il faut peut-être en garder un petit peu.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Très bien. Quant à la situation aujourd'hui qui est faite à ceux qui travaillent sur l'islam, à celle qui vous est faite aussi, que pensez-vous qu'il faille faire ? On va terminer sur cette question-là.

**Rémi Brague :** Ah, écoutez... Déjà, je ne travaille pas que sur l'islam. D'ailleurs, c'est peut-être un peu ça qui m'a donné envie de le faire. C'est que, sans vouloir me comparer avec Goldziher, que j'ai nommé tout à l'heure, ou d'autres grands savants, je ne vais pas donner de nom. J'ai commencé par faire de la philosophie grecque, j'ai commencé par m'occuper de philosophie allemande. Je ne fais pas que de l'islam. Alors je crois que ce serait peut-être déjà une bonne chose de dire aux gens : « Écoutez, faites un petit peu de tourisme. »

**Florence Bergeaud-Blackler :** Ou des cours d'islamologie qui seraient comparatifs.

**Rémi Brague :** C'est ça que vous voulez ? Par exemple, oui, vous vous demanderiez quel rapport ça a avec le Shinto, la religion japonaise, quel rapport ça a avec

les religions de l'Inde, quel rapport ça a avec tout autre chose, même que des phénomènes religieux.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Mais comme vous l'avez dit, c'était comme ça avant, pourquoi est-ce que ça n'est plus comme ça aujourd'hui ?

**Rémi Brague :** Alors déjà il y a un recul de ce que j'appellerais d'un terme tout à fait galvaudé mais qui a quand même son sens : de la culture générale. Les grands islamologues du passé étaient des gens qui avaient une culture...

**Florence Bergeaud-Blackler :** Oui, il y en avait peu mais ils étaient excellents.

**Rémi Brague :** Il n'y en avait pas beaucoup mais ils étaient effectivement très très forts. Très très forts parce qu'ils pouvaient voir autre chose, ils n'avaient pas constamment le nez dans le guidon. Alors la sociologie est une chose tout à fait nécessaire, l'anthropologie est une chose tout à fait magnifique. Mais bon, il faut effectivement regarder les sources, regarder ce qui fait qu'un chrétien est chrétien, ce qui fait qu'un juif est juif, ce qui fait qu'un musulman est musulman, etc. Alors où le trouver ? C'est quand même plutôt dans des éléments culturels qui sont dotés de ce que l'on peut appeler de l'autorité. Vous ne pouvez pas être musulman sans accepter que le Coran est la parole de Dieu. Vous ne pouvez pas être chrétien sans accepter que Jésus de Nazareth était le Verbe, enfin le dernier mot de Dieu, le Fils de Dieu, etc. Vous ne pouvez pas être juif sans la Torah et sans l'appartenance à un peuple. Voilà.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Est-ce que vous êtes optimiste ?

**Rémi Brague :** Ah, alors là c'est le deuxième mot qui me fait sortir mon revolver. Le troisième étant pessimiste. Je cite toujours la fameuse phrase de Bernanos : « un pessimiste est un imbécile triste et un optimiste est un imbécile gai, » un imbécile heureux. Je suis d'un tempérament assez noir. C'est comme ça, c'est une question d'humeur. Galien aurait dit que c'est la bile noire qui domine dans mon idiosyncrasie, donc je suis mélancolique, etc. au sens propre du terme. J'essaye de combattre cela, alors en lisant du Wodehouse, en pratiquant l'art du calembour, sans modération, etc.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Il y a vraiment de l'optimisme, il faut le travailler.

**Rémi Brague :** — Oui, c'est un optimisme voulu. C'est pas un optimisme inné.

**Florence Bergeaud-Blackler :** OK. En tout cas, merci beaucoup pour cette conversation qui était passionnante. Merci, Rémi Brague.

**Rémi Brague :** — C'est moi qui vous remercie de votre invitation.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Merci.

**Rémi Brague :** — Et merci pour votre travail, surtout.

**Florence Bergeaud-Blackler :** Merci.